TREIZE A TABLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET LENGLIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 14 septembre 1840.

DISTRIBUTION :

Mme DELORBEL	Mlle QUAISAIN.	M. DE CHEZELLES	M. SAINVILLE.
JULIETTE, sa cousine	Mme DUPUIS.	M. D'ESTIVAL	M. GABRIEL.
M. VALINCOURT	M. DERVAL.	Mme D'ESTIVAL	Mlle MARIE.
M. SELIGNY	M. GERMAIN.	PIERRE, cuisinier	M. BARTHÉLEMY.

La scène se passe chez Madame Delorbel, à Montmorency.

Un salon. Porte au fond; portes latérales. Un guéridon à droite; une petite table à gauche. Une croisée à droite. Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE I.

JULIETTE, écrivant sur un guéridon, à droite.

Mon cher tuteur, j'ai reçu avant-hier une lettre et un tas de paperasses portant pour étiquette : Compte de tutelle. La lettre m'apprend que depuis un mois je suis majeure et maîtresse de moi-même. Les paperasses me prouvent, comme deux et deux font quatre, que j'ai pour toute fortune mille écus de rente environ. Vous m'engagez à me marier; mais, mon bon ami, pour une demoiselle, vingt-et-un ans et mille écus de rente c'est trop et trop peu. Au reste, je suis si heureuse chez Mme Delorbel, ma seule parente et ma meilleure amie, que je ne songe nullement à changer de position. Elle me traite comme sa sœur et me laisse gouverner sa maison. Adieu, mon cher tuteur ; permettez-moi de vous conserver ce titre; il me semble qu'il me rajeunit. Si le ciel m'envoie un mari, je me hâterai de vous en faire part. Votre toute reconnaissante et toute dévouée, JULIETTE ROSA.

(Pendant qu'elle ferme et cachète sa lettre, Pierre entre.)

SCÈNE II.

JULIETTE, PIERRE.

Ah! c'est vous, Monsieur Pierre? Eh bien, avez-vous enfin pris toutes vos notes?

PIERRE, écrivant sur un calepin.

Ecoutez donc, Mademoiselle, un dîner est pour moi ce qu'un bal est pour vous, une grande affaire, et surtout un dîner d'apparat, un repas donné pour la fête de Madame... Ah! le nombre de convives, s'il vous plaît?

JULIETTE.

Dix, je crois.

PIERRE.

Vous et Madame, douze. C'est invariable, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Je ne sais... Mais une personne de plus ou de moins...

PIERRE.

Oh! cela fait beaucoup. Serez-vous assez bonne, Mademoiselle, pour me dire aussi les noms des personnes invitées?

JULIETTE.

Mon Dieu! que de questions? que vous importe?

PIERRE.

Mais, Mademoiselle, le rang, la condition, le sexe même des convives, tout cela a une grande importance pour moi... Vous riez.

JULIETTE.

Si Mme Delorbel, ma cousine, ne m'a pas nommé les invités, vu la solennité du jour, nous pourrons à peu près les deviner... Nous aurons des parens, des voisins.

PIERRE.

Jolie société à traiter! des voisins! des parens! Est-ce Mme d'Estival, qui a l'air de faire trop d'honneur aux mets quand elle y touche du bout des lèvres? Est-ce son mari, qui n'est occupé

à table qu'à voir si on ne renverse pas le sel et si les couteaux ne sont pas en croix?

JULIETTE.

Monsieur Pierre, vous avez pour les hôtes de votre maîtresse moins d'indulgence que n'en a ma cousine elle-même... Elle respecte chez les autres les petites faiblesses qu'elle n'a pas. Veillez donc, je vous prie, à ce que rien sur la table ne puisse troubler l'appétit ou la digestion de ce bon M. d'Estival.

PIERRE.

A quelle heure servira-t-on?

JULIETTE.

Comme d'ordinaire, à six heures précises... Allez. Pierre, faites jeter cette lettre à la poste... (Mme Delorbel paraît à la porte de gauche.) Ah! ma cousine.

SCÈNE III.

Mme DELORBEL, JULIETTE.

Mme DELORBEL.

Tu es seule, Juliette? Personne n'est encore arrivé?

JULIETTE.

Depuis quand, ma bonne amie, arrive-t-on à deux heures pour se mettre à table à six? La journée te semble apparemment bien longue.

Mme DELORBEL.

J'en conviens: je suis maussade, triste, ennuyée... (Elle va s'asseoir près de la table à gauche.)

JULIETTE.

J'ai remarqué que, pour toi, les vendredis étaient généralement malencontreux.

Mme DELORBEL.

Quelle idée!..

JULIETTE.

Pourtant, cela ne m'empêche pas d'être persuadée que le vendredi est un jour qu'on a bien calomnié. Pour ma part, il m'a presque toujours porté bonheur. Je t'ai vue pour la première fois un vendredi; je suis sortie de pension un vendredi; et si jamais un jeune et beau cavalier recherche mon alliance, il aura presque cause gagnée en se déclarant un vendredi.

Mme DELORBEL.

Folle!

JULIETTE.

C'est une faiblesse, j'en conviens; mais tu as tant d'indulgence pour toutes les petites superstitions d'autrui, que tu voudras bien me pardonner celle-là. Tu n'as seulement pas l'air de m'écouter. Adèle, veux-tu, pour te distraire, me donner la liste de tes convives?

Mme DELORBEL.

A quoi bon?

JULIETTE.

Pierre prétend que c'est essentiel.

Mme DELORBEL, regardant Juliette.

Ah! c'est Pierre...

JULIETTE.

Oui, et comme je ne pense pas que ce soit un grand secret...

Mme DELORBEL.

Un secret?.. Pas du tout. (Elle se lève.) Ecris, monsieur, madame et mademoiselle d'Estival.

JULIETTE, écrivant à la table de droite.

Bien. Ensuite?

Mme DELORBEL.

Monsieur de Morsauf, notre voisin, son gendre et ses trois filles.

JULIETTE.

Continue.

Mme DELORBEL.

Monsieur le Maire, toi et moi.

JULIETTE.

Tout cela ne fait que onze... Je croyais que nous étions douze.

Mme DELORBEL.

Je ne t'a donc pas tout nommé... Mais je ne vois plus... Ah!...

JULIETTE, riant.

Allons donc... Monsieur de Seligny...

Mme DELORBEL.

Juliette!

JULIETTE.

Ma bonne amie!

Mme DELORBEL.

Vous êtes bien rieuse, aujourd'hui.

JULIETTE, se levant.

Et toi, bien maladroite. Espérer me faire croire que tu avais oublié précisément M. de Seligny.

Mme DELORBEL.

Tu penses donc que M. de Seligny?..

JULIETTE.

Est-ce mon opinion sur lui que tu veux?

Mme DELORBEL.

A quel propos?.. Je ne te l'ai jamais demandée.

JULIETTE.

Eh bien, la voilà. M. de Seligny est un cavalier accompli, fait pour arriver à tout, et auquel il ne manque qu'une fortune.

Mme DELORBEL.

Et crois-tu qu'il la cherche?

JULIETTE, lui serrant les mains.

Je pense qu'il l'a trouvée.

Mme DELORBEL.

En vérité!.. Et s'il ne l'acceptait point?.. S'il ne voulait devoir qu'à lui-même une position digne de moi..

JULIETTE.

Comment?

Mme DELORBEL.

Ecoute, Juliette, je ne te cacherai pas plus long-temps un secret que, d'ailleurs, tu as presque deviné. J'aime M. de Seligny autant que j'en suis aimée... Pourtant, jusqu'à ce jour, ses visites n'ont eu pour but apparent que certaines affaires dont je l'avais chargé... Mon deuil qui finit à peine... ma position vis-à-vis de ma famille, nécessitaient cette réserve...

JULIETTE.

Eh bien?

Mme DELORBEL.

Eh bien... tous les obstacles vont disparaître. Seligny a sollicité une place dans le corps diplomatique. C'est hier que le ministre a dû lui rendre réponse... et le dîner que je donne aujourd'hui est bien moins pour célébrer ma fête que pour présenter à mes convives M. de Seligny, secrétaire d'ambassade, mon futur époux.

Digitized by Google

JULIETTE.

Mais ton oncle, l'homme aux avis, ne sera-t-il pas mécontent que tu aies pris un tel parti sans le consulter?

Mme DELORBEL.

Je sais bien qu'il faut ménager un oncle à succession, aussi lui ai-je écrit hier au Hâvre, où ses affaires le retiendront encore au moins trois semaines.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. D'ESTIVAL, Mme D'ESTIVAL.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et Madame d'Estival *.

Mme DELORBEL.

Ma chère amie!.. (Après avoir embrassé Mme d'Estival.) Mais où donc est votre charmante fille?

Mme D'ESTIVAL.

En arrivant tout à l'heure, Flore, toujours étourdie comme vous la connaissez, a voulu s'élancer de la calèche.

Mme DELORBEL.

Se serait-elle blessée?

M. D'ESTIVAL.

Non, elle en a été quitte pour un immense accroc... La femme de chambre répare ce petit accident...

Mme D'ESTIVAL.

Dont vous auriez tort de vous occuper... Permettez-moi, ma toute belle, de vous offrir...

(Elle lui donne un écrin.)

Mme DELORBEL.

Un bracelet... à la Marie-Louise... Vous êtes donc ralliée?

D'ESTIVAL, bas.

Je postule une préfecture. (Haut.) A mon tour, ma chère cousine...

Mme DELORBEL, prenant un petit volume et lisant.

Le grand Divinateur ou l'art de connaître l'avenir par les cartes.

Mme D'ESTIVAL.

Oh! mon Dieu oui, ma chère, c'est encore une nouvelle folie, depuis que l'on parle de Mlle Lenormant, mon mari se tire les cartes toute la journée.

Mme DELORBEL.

Comment, mon cher cousin, un homme comme vous... en 1810... croire aux présages!..

D'ESTIVAL.

Et pourquoi non? l'Empereur croit bien à son étoile... ma chère cousine vous nous aviez fait espérer que M. de Seligny serait des nôtres... il me plaît beaucoup, ce jeune homme.

Mme D'ESTIVAL, dédaigneusement.

Vous dites?

D'ESTIVAL.

Je dis... je dis que M. de Seligny mérite l'intérêt général... il est rempli de talens, l'Empereur l'aime, il ne faut qu'une occasion pour le mettre en évidence, et alors ce ne serait pas un mauvais parti.

Mme D'ESTIVAL.

Pour votre fille peut-être? voilà les idées que vous donnez à Mlle Flore... M. de Seligny!.. un homme obscur, sans fortune... sans position... quelle mésalliance.

* D'Estival, Mme Delorbel, Mme d'Estival, Juliette.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SELIGNY.*

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Seligny!

Mme D'ESTIVAL.

Eh! arrivez donc, mon cher!

D'ESTIVAL.

Vous êtes justement sur le tapis.

SELIGNY.

En vérité!.. ces dames daignaient s'occuper de moi?

JULIETTE, vivement avec ironie.

Oui, M. le futur ambassadeur, ces dames daignaient trouver que vous étiez un fort beau cavalier, rempli de talens et de qualités; Mme d'Estival surtout ne tarissait pas en éloges sur votre compte.

(Seligny salue profondément Mme d'Estival.)

Mme D'ESTIVAL, à part.

Petite impertinente. (A Mme Delorbel.) Ma chère amie, la journée s'avance, vous avez du monde, je ne puis garder cette toilette de voyage... je vais retrouver Flore.

JULIETTE.

J'aurai l'honneur de vous conduire à votre appartement.

(Les dames remontent à droite.)

D'ESTIVAL.

Moi, je vais au billard... j'y trouverai probablement M. de Morsauf... Seligny, jouerez-vous le doublé?

SELIGNY.

J'aurai l'avantage, Monsieur, de faire tantôt votre partie.

(M. Mme d'Estival et Juliette sortent.)

SCÈNE VI.

SELIGNY, Mme DELORBEL.

Mme DELORBEL.

Enfin, nous sommes seuls... eh bien! avez-vous vu le Ministre?

SELIGNY, tristement.

Oui, Madame.

Mme DELORBEL, gaîment.

Et que vous a-t-on dit?

SELIGNY, ironiquement.

On a beaucoup vanté mes talens, mon exactitude à remplir mes devoirs, puis on m'a refusé la place qu'on m'avait fait espérer.

Mme DELORBEL.

Pauvre Alfred!

SELIGNY.

Ah! c'est une fatalité... être cloué comme par une main de fer à cette obscurité où je languis: voir s'évanouir toutes mes espérances comme il y a trois ans, je n'aurai fait qu'entrevoir le bonheur, et comme il y a trois ans, il va m'échapper.

* D'Estival, Mme Delorbel, Seligny, Mme d'Estival, Juliette.

Digitized by Google

Mme DELORBEL.

Alfred, ne réveillez pas de tristes souvenirs... cette nouvelle que vous m'apportez, et qui vous afflige, me comble de joie. Écoutez, mon ami, vous vouliez vous présenter à ma famille avec un titre qui la disposât favorablement : vous savez si, pour moi, ce titre avait la moindre valeur. Cependant, je consentis à attendre la réponse du ministre, cette réponse, vous l'avez, elle vous laisse peu d'espoir... pardonnez-moi de me réjouir d'une chose qui vous afflige... pardonnez-moi le plaisir que j'éprouve en voyant se réaliser un rêve que d'un mot le ministre aurait pu détruire.

AIR : Le joli rêve.

Oui, dans ce rêve de bonheur,
Une tâche m'était donnée,
Veillant sur votre destinée,
Du sort corrigeant la rigueur !
J'écartais de vous le malheur,
J'étais votre ange protecteur.
Au but, je savais vous conduire,
Du bonheur qui vous arrivait
Votre amour me récompensait ;
Cher Alfred, voulez-vous détruire
Le joli rêve que j'ai fait ?
Le joli rêve que j'ai fait. (TER.)

SELIGNY.

Adèle... tant de générosité.

Mme DELORBEL.

Oh ! n'allez pas faire mentir mon rêve.

SELIGNY.

Vous voulez être mon bon ange... achevez donc votre mission...

Mme DELORBEL.

Ainsi, plus de refus, plus de fausse délicatesse... je dois être tout pour vous, il faut en prendre votre parti... aujourd'hui même, j'annoncerai notre prochain mariage.

SELIGNY.

Mais si un obstacle se présentait.

Mme DELORBEL.

Il n'y en a plus, il ne peut plus y en avoir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULIETTE.*

JULIETTE, entrant par le fond.

Ma bonne amie, ma bonne amie.

Mme DELORBEL.

Qu'est-ce donc ?

JULIETTE.

Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle que je t'apporte ?

Mme DELORBEL.

Mais, folle ! parle donc plutôt, qu'y a-t-il ?

JULIETTE.

Il y a... il y a que ton oncle descend de chaise de poste...

Mme DELORBEL.

Mon oncle !.. il n'a donc pas reçu ma lettre.

JULIETTE.

Qu'il monte l'escalier et que... le voilà !..

* Seligny, Mme Delorbel, Juliette.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE CHEZELLES.*

DE CHEZELLES.

Et oui, c'est moi, embrasse-moi donc...tu ne m'attendais pas, n'est-il pas vrai, voilà comme je suis, moi.

Mme DELORBEL.

Comment, mon oncle, sans nous prévenir, et lorsque je vous croyais occupé de vos affaires, à cinquante lieues d'ici !..

DE CHEZELLES.

J'ai voulu arriver pour ta fête... j'étais sûr que cela te ferait plaisir.**

Mme DELORBEL, avec contrainte.

Oh ! un grand plaisir, je vous jure.

JULIETTE, à part.

C'est étonnant comme elle paraît enchantée.

DE CHEZELLES, s'avançant vers la table, à gauche, où sont restés les présens de la famille d'Estival.

Qu'est-ce que je vois là ? des bouquets, des présens? ah ! diable, j'ai été dévancé !.. mais c'est égal, je te ménage aussi une surprise. (Bas à Mme Delorbel.) Quel est ce beau jeune homme ?

Mme DELORBEL.

Permettez-moi, mon oncle, de vous présenter M. Seligny, auditeur au conseil d'état. Un des protégés de l'Empereur.

DE CHEZELLES.

Le grand homme vous aime, touchez là, Monsieur... Moi, ce n'est pas la même chose, il ne m'a jamais aimé, le sublime Empereur... C'est peut-être parce que j'ai été fournisseur... il ne peut pas les sentir... un fournisseur, c'est sa bête noire, je ne sais pas trop pourquoi ; car enfin, nous sommes la providence du soldat.

AIR : Sa Majesté n'a plus sa tête.

Il disait : j'en fus le témoin,
Lorsque nous présentions nos notes,
Que, quand nous fournissions du foin,
Nous en mettions trop dans nos bottes.
Ce reproche n'était pas dû,
A notre honorable franchise.
Ce foin, peu cher était vendu,

JULIETTE.

D'ailleurs, il n'est pas défendu
De vivre de sa marchandise.

Mme DELORBEL.

Juliette !

DE CHEZELLES.

Laisse-la dire... est-ce qu'il ne faut pas que nous nous fassions toujours la guerre... Espiègle, vas... (Regardant à sa montre.) Deux heures, ma surprise devrait être arrivée !

Mme DELORBEL.

Une surprise ?..

DE CHEZELLES.

Et une grande, encore. (A part.) Cinq pieds, six pouces. (Haut.) En l'attendant, et comme je sais que tu as des dames !.. je vais réparer le désordre de ma toilette et je reviens dans les meilleures dispositions...*** Oh !.. Juliette, faites

* Seligny, Mme Delorbel, de Chezelles, Juliette.
** Seligny, de Chezelles, Mme Delorbel, Juliette.
*** Seligny, Mme Delorbel, Duchezelles, Juliette.

Digitized by Google

savoir, s'il vous plaît, à Pierre, que je dîne... Il connaît mes goûts.

JULIETTE.

Il ferait un beau train, si je ne le prévenais pas... un convive de plus, et vous surtout... Je vais lui dire que nous serons treize.

Mme DELORBEL, avec effroi.

Treize!.. Juliette...

JULIETTE, se retournant.

Plaît-il?

Mme DELORBEL, toute troublée.

Rien, rien.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, D'ESTIVAL.*

D'ESTIVAL, entrant par le fond.

Ah ça! mon cher Seligny, voilà deux heures que je suis au billard... Que vois-je? de Chezelles!

DE CHEZELLES.

Tu ne m'attendais pas?..

D'ESTIVAL.

Non, mais ton arrivée ne m'étonne pas... Ce matin, mon feu soufflait d'une force... présage d'une visite.

DE CHEZELLES.

Ce pauvre d'Estival! toujours le même : les rêves, les présages...

Mme DELORBEL, à part.

Treize! comme il y a trois ans et à pareil jour.

D'ESTIVAL.

Je sais bien que c'est absurde au premier abord... mais j'ai vu tant de fois mes pressentimens se réaliser... Tenez, par exemple, pas plus tard qu'hier... j'aperçois, en me levant, une énorme araignée... Diable, me dis-je... araignée le matin, chagrin... A peine avais-je articulé cette sage réflexion, que Mme d'Estival vient me faire une scène, oh! mais une scène...

DE CHEZELLES.

D'Estival finirait par me faire croire que j'ai eu tort de partir un vendredi.

D'ESTIVAL.

Il t'est arrivé quelque chose en voyage?.. j'en étais sûr. **

DE CHEZELLES.

Le commencement avait été fort heureux, lorque, tout-à-coup, un de mes chevaux fait un écart, et, patatras, nous voilà par terre, et cela, sur une route admirable, à l'embranchement de deux chemins magnifiques.

D'ESTIVAL.

C'est cela, un chemin en croix!

DE CHEZELLES.

Mais à quelque chose, malheur est bon; car, devine qui vint à mon secours?.. le fils d'un de mes vieux amis, un jeune homme que j'ai presque élevé, plein de brillantes qualités, M. de Valincourt, enfin, que je compte te présenter, Adèle, (Regardant Mme Delorbel.) et qui doit faire le bonheur d'une femme et l'orgueil d'un oncle.

Mme DELORBEL, à part.

Cette surprise qu'il m'annonce...

SELIGNY, à part.

Serait-ce un rival?

DE CHEZELLES.

Mais je suis là, à jaser, et je ne pense pas à ma toilette.

D'ESTIVAL.

Coquet, va...

DE CHEZELLES.

Quand ce ne serait que pour plaire à ta femme.

D'ESTIVAL.

Je t'en défie!.. j'ai lu mon avenir dans mes cartes... je suis tranquille... Seligny, venez-vous?

SELIGNY.

Je vous suis... (A part.) Je reviendrai.

SCÈNE X.

JULIETTE, Mme DELORBEL.

Mme DELORBEL.

Juliette, où vas-tu?

JULIETTE.

Prévenir Pierre.

Mme DELORBEL.

Attends un peu. (A part.) Essayons d'éviter le malheur que je redoute. (Haut.) Il me semble que nous n'avons pas invité toutes les personnes que j'ai l'habitude de recevoir à ma fête... je ne sais... mais à cette époque, est-ce que nous ne sommes pas davantage?

JULIETTE.

Mais non... et même l'année dernière, nous étions moins, puisque M. Seligny ne venait pas encore au château.

Mme DELORBEL, à part.

C'est vrai! (Haut.) Ah!.. je savais bien... M. le Curé.

JULIETTE.

Il est malade depuis deux mois.

Mme DELORBEL.

Alors, le notaire.

JULIETTE.

Ah ça! tu perds donc la mémoire... voilà trois jours qu'il est parti pour une affaire dont tu l'as chargé.

Mme DELORBEL.

Je l'avais oublié... mais le percepteur?

JULIETTE.

Voilà quinze jours qu'il est mort.

Mme DELORBEL, à part.

Quelle maladresse!

JULIETTE.

De s'être laissé mourir?

Mme DELORBEL, impatientée.

Trève à vos sottes plaisanteries... si l'on ne peut avoir aucun de ces messieurs... Invitez...

JULIETTE.

Qui?

Mme DELORBEL.

Invitez le premier venu.

JULIETTE.

Le premier venu! Quel trouble, quelle agitation!

* Seligny, Juliette, Mme Delorbel, d'Estival, Dechezelles.

** Seligny, Juliette, Mme Delorbel, de Chezelles, d'Estival.

Digitized by Google

Mme DELORBEL.

Eh bien! que faites-vous là?.. Ne vous ai-je pas priée de me laisser seule?

JULIETTE.

Tu ne m'en as pas dit un mot.

Mme DELORBEL.

Juliette!

JULIETTE.

Je me retire. (A part.) Elle était si gaie ce matin, cet oncle avait bien besoin de venir... elle craint qu'il n'approuve pas son mariage.

Mme DELORBEL.

Eh bien! Juliette!

JULIETTE, sortant par le fond.

Je suis partie!

SCÈNE XI.

Mme DELORBEL, seule.

Treize! un vendredi! comme il y a trois ans! que ce soit superstition, faiblesse, sottise même, je puis cacher tout l'effroi que me cause ce nombre fatal; mais vaincre, surmonter cet effroi, c'est impossible!

Air de Clapisson.

A mes yeux, l'homme qui m'adore,
Un instant, n'eût plus d'avenir;
Malgré moi, je me sens encore
Frissonner à ce souvenir;
Qui peut me blâmer? il me semble
Qu'on doit excuser ma terreur...
Quand ce n'est pas pour soi qu'on tremble,
Il est bien permis d'avoir peur.

Surtout quand le passé se retrace à ma mémoire; mon pauvre Seligny, une fois déjà n'a-t-il pas été victime de ce hasard maudit! comment faire? si je prétextais une indisposition... mais ce serait renvoyer mes convives... En congédier un? mais lequel?.. Juliette? c'est impossible! il faudrait lui avouer... Mon oncle? il serait furieux!

SELIGNY, entrant par le fond.

Enfin, j'ai pu m'échapper, et...

Mme DELORBEL, comme frappée d'une idée subite.

Ah! lui!..

SCÈNE XII.

Mme DELORBEL, SELIGNY.

SELIGNY.

J'ai cru que M. d'Estival me garderait jusqu'au dîner.

Mme DELORBEL, à part.

Il se fâchera sans doute, mais demain, et d'un seul mot, je le ramènerai.

SELIGNY, avec dépit.

Mme Delorbel est-elle donc à ce point préoccupée de la présentation prochaine de M. de Valincourt, qu'elle ne daigne pas s'apercevoir que depuis long-temps je suis là, près d'elle?

Mme DELORBEL.

Ah! c'est vous, mon ami? Je vous croyais au billard... Quel motif vous a fait quitter sitôt M. d'Estival?

SELIGNY.

Sitôt!.. mais il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que votre oncle est arrivé.

Mme DELORBEL.

La remarque n'est pas flatteuse pour ce bon M. de Chezelles.

SELIGNY.

J'ai su qu'il était jeune encore, riche et fort désireux de se marier.

Mme DELORBEL.

Qui? mon oncle?

SELIGNY.

Votre ton de persiflage me dit assez que vous avez parfaitement compris que je vous parle de M. de Valincourt.

Mme DELORBEL.

Ah! du protégé de mon oncle. Tout le monde en fait l'éloge; nous saurons bientôt si M. de Valincourt mérite la réputation qu'on lui a faite.

SELIGNY.

Dans quelle maison espérez-vous donc le rencontrer?

Mme DELORBEL.

Mais, dans la mienne; n'avez-vous pas entendu qu'on doit me le présenter?

SELIGNY.

Et vous le recevrez?

Mme DELORBEL.

Un refus désobligerait mon oncle.

SELIGNY.

Mieux vaut me désespérer, n'est-ce pas?

Mme DELORBEL.

Vous, Seligny? et pourquoi?

SELIGNY.

M. de Chezelles n'a-t-il pas assez fait entendre quel projet il avait conçu? Ce Valincourt est un prétendant à votre main, un rival, enfin.

Mme DELORBEL.

Que pouvez-vous craindre?

SELIGNY.

Eh! Madame, on craint tout quand on aime. Rappelez-vous qu'il y a trois ans comme aujourd'hui, j'ai pu me croire au comble de mes vœux; le bonheur était là... et ce bonheur s'est évanoui comme un rêve.

Mme DELORBEL.

Permettez-moi de vous dire que vos craintes sont en vérité par trop chimériques.

SELIGNY.

Prouvez-le moi en les détruisant, annoncez ce soir même, à votre oncle, notre prochain mariage.

Mme DELORBEL.

Vous savez, mon ami, que j'ai des ménagemens à garder avec M. de Chezelles, et je crois au contraire qu'il serait prudent et convenable d'attendre...

SELIGNY.

Attendre?

Mme DELORBEL.

Que mon oncle vous connaisse mieux. Ainsi, je vous demande un délai.

SELIGNY.

Un délai... je crains de vous comprendre, Madame, et je cesse de vous presser... Je regrette seulement que les lois de la politesse ne me permettent pas de quitter cette maison à l'instant même... mais dès ce soir...

Digitized by Google

Mme DELORBEL, s'oubliant.

Ce soir? ce sera trop tard.

SELIGNY.

A merveille! il ne vous manquait plus que de me chasser.

Mme DELORBEL.

Alfred, vous vous méprenez sur mon intention... et je...

SELIGNY.

Veuillez, Madame, recevoir un adieu qui sera cette fois éternel.

Mme DELORBEL, à part.

Oh! non pas! (Haut.) Quoique vous disiez, Monsieur de Séligny, nous nous reverrons.

(Elle le salue.)

SELIGNY, à part.

Elle me laisse partir... Oh! c'est à mourir de honte et de colère. (Seligny sort.)

SCÈNE XIII.

Mme DELORBEL; puis JULIETTE.

Mme DELORBEL.

Il est parti! bien triste, bien malheureux; mais enfin, il est parti.

JULIETTE, entr'ouvrant la porte.

Adèle, c'est encore moi.

Mme DELORBEL, avec gaîté.

Eh bien! entre, entre donc!

JULIETTE.

A la bonne heure! te voilà comme je t'aime, tu ne me renvoies plus et tu n'es plus triste.

Mme DELORBEL.

Tu pardonnes, n'est-ce pas? La véritable amitié est toujours indulgente. Voyons, que me voulais-tu?

JULIETTE.

Je n'ose vraiment plus te dire ce qui m'amenait. Je suis venue si mal à propos tout à l'heure, qu'à présent j'ai peur d'être encore un trouble-fête.

Mme DELORBEL.

Oh! maintenant, tu peux m'annoncer tout ce que tu voudras.

JULIETTE.

Vrai! je te dirai, alors, qu'il y a dix minutes tout au plus, un élégant tilbury entre dans la cour, un jeune homme en descend; à sa vue, ton oncle jette un cri et court au-devant du nouvel arrivé, moi-même je vais jusqu'au perron pour le recevoir, et ce monsieur, me saluant de la manière la plus respectueuse, dit à M. de Chezelles: « Vous m'aviez annoncé que Madame votre nièce était assez bien, je la trouve ravissante. » Et s'avançant vers moi, il allait me débiter quelque compliment aussi gracieux que son exclamation, ton oncle ne lui en laissa pas le temps. « Mon cher, vous n'y êtes pas, lui dit-il, Mademoiselle n'est point ma nièce, et madame Delorbel est infiniment mieux. »

Mme DELORBEL.

Mon oncle a dit cela?

JULIETTE.

Très distinctement. L'étranger voulut balbutier une excuse, mais M. de Chezelles l'interrompit encore pour me dire avec un petit air de triomphe: « Faites annoncer à ma nièce M. de Valincourt. »

Mme DELORBEL.

De Valincourt?

JULIETTE.

C'était là la surprise qu'il te ménageait, et c'est à n'en pas douter un prétendu, ton oncle le laisse assez deviner... Comment vas-tu faire? que va penser M. de Seligny?

Mme DELORBEL.

Il est parti, heureusement.

JULIETTE.

Parti! il savait donc déjà que ce M. de Valincourt arrivait aujourd'hui, et qu'il dînerait au château.

Mme DELORBEL.

Hein? comment? il vient pour toute la journée?

JULIETTE.

Certainement.

Mme DELORBEL.

Il ne faut plus que Seligny parte, alors. Juliette, cours... tu le rejoindras; il doit être encore dans le parc ou au salon, dis-lui que je veux qu'il reste, entends-tu bien, que je le veux.

JULIETTE.

Tu vas donc renvoyer l'autre?

Mme DELORBEL.

Au contraire!

JULIETTE.

Je n'y comprends plus rien du tout.

(Juliette remonte vers le fond pour sortir; de Chezelles ouvre la porte.)

SCÈNE XIV.

JULIETTE, VALINCOURT, DE CHEZELLES, Mme DELORBEL.

DE CHEZELLES.

Eh bien?

JULIETTE.

Eh bien! vous pouvez entrer.

DE CHEZELLES.

C'est fort heureux!

Mme DELORBEL.

Juliette, ne perds pas une minute.

JULIETTE.

Je pars.

(Elle feint de chercher quelque chose sur la table de gauche. Valincourt entre et salue.)

DE CHEZELLES.

Ma nièce, je te présente M. de Valincourt.

Mme DELORBEL, saluant.

Amené par vous, mon oncle, Monsieur sera le très bien venu chez moi.

VALINCOURT.

Madame...

DE CHEZELLES, bas à Valincourt.

Comment la trouvez-vous? hein?

JULIETTE, qui est assez près pour entendre.

Que va-t-il répondre?

VALINCOURT, bas.

Très belle, mais l'autre est bien jolie!

(Juliette sourit.)

DE CHEZELLES.

Ah! quelle différence!

Digitized by Google

Mme DELORBEL, s'apercevant que Juliette est encore là.

Juliette, qu'attends-tu donc?

JULIETTE, souriant.

Plus rien, maintenant.

(Elle va pour sortir par le fond.)

DE CHEZELLES, se retournant et au fond.)

Espiègle. (Bas.) Est-ce que tu nous écoutais?

JULIETTE, bas.

Non... mais j'ai entendu.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XV.

VALINCOURT, DE CHEZELLES, MADAME DELORBEL.

Mme DELORBEL, à Valincourt.

Monsieur, on m'a fait espérer que vous voudriez bien nous donner toute cette journée... je vous en ai une grande reconnaissance... Pour ne nous être jamais vus, Monsieur, nous ne sommes pourtant pas étrangers l'un à l'autre: nos deux familles furent alliées autrefois et sont toujours restées unies.

VALINCOURT.

Il est vrai, Madame. Aussi désirais-je, depuis long-temps... mais je vais si peu dans le monde...

DE CHEZELLES, bas à Valincourt.

Laissez-moi parler pour vous. (Haut.) Il faut, ma chère amie, que je te fasse connaître ton hôte; ceci est plus important que tu ne le supposes, peut-être. M. de Valincourt est, comme tu le vois, un assez joli cavalier.

VALINCOURT.

Monsieur...

DE CHEZELLES.

25,000 livres de rentes, un beau nom, des manières distinguées, une éducation brillante; il possède tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde... et pourtant, soit timidité, soit plutôt sauvagerie, il s'en éloigne. Tu vas voir jusqu'où mon jeune ami pousse l'originalité: il a refusé, jusqu'à ce moment et sans vouloir les connaître, tous les partis qu'on lui a proposés, et cela, dit-il, dans la crainte de perdre un temps qu'il croit beaucoup mieux employé à écrire, je ne sais quel grand ouvrage.

VALINCOURT.

En vérité, M. de Chezelles, vos bonnes intentions vous égarent, et vous auriez pu me présenter à Madame sous un aspect moins défavorable. Je m'éloigne du monde, parce que j'ai la conviction que j'y suis tout-à-fait déplacé; je n'ai pas cet esprit, cette gaîté, cet enjouement indispensables pour y tenir convenablement sa place. J'ai craint de présenter des hommages qui, maladroitement exprimés, risqueraient fort d'être mal reçus; enfin, Madame, si j'ai le ridicule d'écrire, j'ai, du moins, le bon esprit de n'écrire que pour moi. Je vous demande bien pardon, M. de Chezelles, de commenter ainsi l'éloge que vous avez bien voulu faire de moi; mais vous avez une manière de louer vos amis qui est, sinon perfide, au moins fort dangereuse.

DE CHEZELLES.

C'est possible; je n'en continuerai pas moins le discours que j'avais préparé. Je disais donc, ma nièce, que Monsieur, qui a tout à l'heure trente-cinq ans, a compris que la solitude et le travail ne suffisaient pas au bonheur; il a senti le besoin de ces douces et tendres émotions de l'âme qui font seules le charme de la vie; enfin, et pour parler plus net, mon ami veut se marier. Je me suis chargé de lui trouver une femme, et c'est pour cela que je suis venu, en poste, du Hâvre ici, chez toi, ma nièce, qui as autant peur de rester veuve que Valincourt de rester garçon: il t'a vue à peine et, déjà, je lis dans ses yeux qu'il te trouve accomplie; mais, comme il n'oserait jamais te dire qu'il t'aime, et que, de ton côté, tu ne ferais jamais les premiers pas, j'ai dû vous débarrasser l'un et l'autre de tous ces petits préliminaires. Vous vous convenez admirablement, physiquement et moralement; vous chercheriez vingt ans, l'un et l'autre, sans trouver aussi bien... En conséquence, si vous m'en croyez, vous ferez, dans quinze jours, un mariage de raison, d'abord, qui, dans un mois, sera, je vous le promets, un mariage d'amour; de plus, comme il faut à Monsieur la certitude qu'il ne perd ici ni son temps ni ses soupirs, tu vas lui donner, pour l'encourager, l'autorisation de passer toute la semaine avec nous. Eh bien! ce que je viens de dire a-t-il encore besoin de commentaires?

Mme DELORBEL.

Non, mon oncle, vous vous êtes exprimé cette fois avec une clarté... Néanmoins, je crois prudent de ne vous pas charger de ma réponse. (A Valincourt.) Monsieur, la recherche d'un homme tel que vous ne peut qu'honorer la femme qui en est l'objet: vous trouverez convenable cependant que, tout en insistant pour vous retenir, je ne prenne aucun engagement.

DE CHEZELLES.

Du tout, je n'entends pas qu'il en soit ainsi. Vous ferez de la diplomatie une autre fois, ma chère amie; mais, avec moi, il faut jouer cartes sur table: mon ami sera reçu chez vous comme prétendant avoué, ou il va s'en aller.

Mme DELORBEL, à part.

Je ne m'attendais pas à celui-là.

VALINCOURT.

Mon cher Monsieur de Chezelles, vous n'y pensez pas.

DE CHEZELLES.

Mon ami, quand je me mêle d'une affaire, il faut qu'elle marche rondement.

Mme DELORBEL, à part.

Oh! mais c'est de la persécution!

VALINCOURT.

Encore une fois, Monsieur...

DE CHEZELLES.

Encore une fois, taisez-vous. Ma nièce, Monsieur doit-il partir? doit-il rester?

Mme DELORBEL, à part.

Que faire?

VALINCOURT.

J'avais raison de dire que vous étiez un ami fort dangereux, car après avoir placé Madame dans une position au moins embarrassante, vous

Digitized by Google

ne me laissez plus à moi qu'un seul parti à prendre, celui de me retirer.

Mme DELORBEL, à part.

Et nous serons treize encore! (Haut.) Monsieur...

DE CHEZELLES.

Hein?

Mme DELORBEL.

Je prie Monsieur de rester... au moins jusqu'à ce soir.

VALINCOURT, revenant.

Il serait vrai?

DE CHEZELLES.

Hein? vous voyez, grace à cette tactique, vous avez eu dès aujourd'hui ce qu'on vous aurait fait attendre six mois.

Mme DELORBEL.

Permettez, mon oncle, je ne m'engage absolument...

DE CHEZELLES.

Qu'à épouser Monsieur dans trois semaines au plus tard; je ne t'en demande pas davantage.

Mme DELORBEL.

Oh! quel homme!

VALINCOURT.

Soyez certaine, Madame, que je ne prends cette réponse...

DE CHEZELLES.

Que pour ce qu'elle vaut... un consentement. (A mi-voix.) N'allez-vous pas compromettre vous-même la position superbe que je vous ai faite, vous êtes d'une maladresse. (Haut.) A présent que tout est d'accord, parlons d'autre chose, ma nièce; il est quatre heures à peine, nous ne dînons qu'à six, que ferons-nous d'ici là?

Mme DELORBEL, sans l'écouter.

Juliette aura-t-elle retrouvé Seligny?

DE CHEZELLES.

Hein? que ferons-nous?

Mme DELORBEL.

Mon Dieu, tout ce que vous voudrez, mon oncle.

DE CHEZELLES.

Oh! une excellente idée!.. de la musique!.. Valincourt est de première force sur la flûte, vous exécuterez des duos, tu en as justement pour flûte et piano.

Mme DELORBEL, à part.

Il est décidément insupportable aujourd'hui.

DE CHEZELLES.

Allons, Monsieur le futur, vous n'avez pas oublié ma recommandation, et votre flûte doit être dans une des poches du tilbury.

VALINCOURT.

En effet... j'attends que Madame...

Mme DELORBEL.

On se doit à ses hôtes, Monsieur.

DE CHEZELLES.

Très bien, très bien! (Bas.) Hein? comme ça marche?

VALINCOURT.

Je crois rêver.

DE CHEZELLES.

Vous êtes amoureux, n'est-ce pas?

VALINCOURT.

Pas encore... mais...

DE CHEZELLES.

J'étais sûr de mon affaire; je connais si bien les femmes.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, entrant par le fond.

Mille pardons; le domestique de M. de Chezelles vient d'arriver, il a des lettres.

DE CHEZELLES.

Pour moi? merci, mon enfant, j'y vais... vous, mon cher...

VALINCOURT.

Dans un instant, Madame, je suis à vos ordres...

(Valincourt se prépare à sortir et salue encore Juliette qui lui rend son salut.)

SCÈNE XVII.

JULIETTE, Mme DELORBEL.

JULIETTE, à part.

Il est décidément très bien, ce Monsieur.

Mme DELORBEL, à part.

M. de Valincourt est homme d'esprit, il comprendra facilement... (A Juliette.) Eh bien! Seligny?

JULIETTE.

Je n'ai pas réussi dans mon ambassade.

Mme DELORBEL.

Il est parti?

JULIETTE.

Non, mais il veut partir si M. de Valincourt reste; ainsi, ma chère amie, tu n'auras que l'un ou l'autre.

Mme DELORBEL.

Mais il me les faut tous les deux.

JULIETTE.

Qu'en veux-tu donc faire?

Mme DELORBEL.

Je veux... je veux détourner Seligny de quelque nouveau malheur, je veux n'avoir pas à trembler pour lui, enfin.

(S'assurant que personne ne l'écoute.)

JULIETTE.

Tu me fais peur!..

Mme DELORBEL, à mi-voix.

Je ne veux pas que nous soyons treize à table.

JULIETTE.

Comment? c'est pour cela que...

Mme DELORBEL.

Plaisante, ris à mes dépens comme tu riais ce matin de ce bon d'Estival, je te le permets; mais, pour rien au monde, je ne consentirais à voir Seligny se placer, lui, treizième à ma table, et puisque je t'ai laissé deviner ma faiblesse, je ne veux pas que tu me croies tout-à-fait insensée...

JULIETTE, la regardant un moment en silence.

Je t'écoute.

Mme DELORBEL.

Il y a trois ans, tu étais encore en pension, et moi chez mon pauvre père... déjà à cette époque Seligny m'avait remarquée, et déjà j'avais senti que je n'aimerais jamais que lui...

Mais Seligny devait aller au Mexique recueillir les débris d'une grande fortune, il fut convenu qu'à son retour seulement on connaîtrait notre amour : la veille de son départ, mon père le retint à dîner; comme aujourd'hui, c'était un vendredi, comme aujourd'hui, nous étions treize!

JULIETTE.

Eh bien?

Mme DELORBEL.

Je ne vis partir qu'en tremblant celui que j'aimais. Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'un journal nous apprit que le vaisseau qui portait Seligny avait failli périr, mais qu'à l'exception d'un seul tous les passagers avaient été sauvés. L'infortuné qu'on n'avait pu secourir et dont on annonçait la mort, c'était Seligny.

JULIETTE.

Mais c'est un roman que tu me fais là.

Mme DELORBEL.

Ne pouvant plus être à lui, je voulais du moins n'être à personne; mais mon père, qui mourut l'année suivante, exigea de moi la promesse d'épouser M. Delorbel, son meilleur ami.

JULIETTE.

Bon et digne vieillard, qui voulait seulement te laisser sa fortune et son nom.

Mme DELORBEL.

Je crus devoir respecter la dernière volonté de mon père.

JULIETTE.

Et le ciel te récompensa de cette bonne œuvre en te faisant veuve à vingt-deux ans.

Mme DELORBEL.

Je regrettai sincèrement l'homme de bien que j'avais trop tôt perdu; je ne voulus reparaître dans le monde qu'à la fin de mon deuil. Juge de ma surprise, de ma joie : au premier bal auquel mon oncle me conduisit, je retrouvai Seligny, Seligny que je croyais perdu. C'était comme une apparition. Il vint à moi, m'apprit comment il avait échappé au naufrage...

JULIETTE.

Et au lieu de la jeune fille qu'il avait laissée, il retrouva une veuve plus belle encore et beaucoup plus riche.

Mme DELORBEL.

Il eût préféré, j'en suis certaine, la jeune fille sans fortune; mais enfin, telle qu'il me retrouva, il m'aima encore. Aujourd'hui même je voulais le présenter à mes amis comme mon futur époux; et voilà qu'aujourd'hui, comme il y a trois ans, nous sommes à un vendredi, et, comme il y trois ans, nous serons treize! Comprends-tu que ce rapprochement m'épouvante?.. Comprends-tu que mes terreurs, exagérées peut-être, ne sont cependant pas tout-à-fait déraisonnables?

JULIETTE.

A la grande rigueur... Mais, pourquoi n'avoir pas avoué à Seligny...

Mme DELORBEL.

J'ai pu me résoudre à essuyer tes sarcasmes et tes railleries; mais paraître à Seligny ridicule et sotte peut-être...

JULIETTE.

Oui, le dévouement ne peut pas aller jusque-là.

(Ici la porte s'ouvre, et Valincourt, une flûte à la main, paraît.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, VALINCOURT*.

JULIETTE, continuant.

Tu as préféré tourmenter ce pauvre garçon en gardant ici M. de Valincourt.

VALINCOURT.

On parle de moi.

(Il se glisse près de la porte à droite.)

Mme DELORBEL.

Tu sais maintenant pourquoi je l'ai retenu; sans lui, nous étions treize à table, et il me fallait renvoyer Seligny; avec lui, nous sommes quatorze, et Seligny peut rester.

VALINCOURT.

Qu'est-ce que j'entends là?

JULIETTE.

Ah! j'y suis. M. de Valincourt est ce premier venu que tu m'avais dit tantôt d'inviter... Malheureux jeune homme! cela me fait de la peine; il a de très bonnes manières, il est bien, puis il m'a trouvée jolie, et je dois m'intéresser à lui, ne fût-ce que par reconnaissance.

Mme DELORBEL.

Mon oncle m'a forcé de faire jouer à M. de Valincourt un rôle pour lequel je ne l'eusse certainement pas choisi; mais, enfin, il m'a bien fallu prendre, quel qu'il fût, le quatorzième que ma bonne étoile m'envoyait. Retourne auprès de Seligny; dis-lui, pour le retenir, tout, excepté...

JULIETTE.

Excepté la vérité.

Mme DELORBEL.

Moi, je descends au salon; M. de Valincourt m'y attend sans doute; nous devons exécuter un duo.

JULIETTE.

De quel instrument joue-t-il?

Mme DELORBEL.

De... de la flûte, je crois...

JULIETTE.

Décidément, ce pauvre M. de Valincourt a tous les malheurs. Je n'épouserais pas un homme qui jouerait de la flûte... Il doit compter les instans et les mesures.

(Mme Delorbel sort à gauche, Juliette au fond. Valincourt s'efface un instant dans le cabinet.)

SCÈNE XIX.

VALINCOURT, seul.

Eh bien! qu'on dise encore que c'est mal d'écouter les gens. Pardieu! on me destinait dans cette maison un rôle assez piquant. Une belle dame a la faiblesse d'être superstitieuse; son amant, treizième à table! il lui faut un automate ayant forme humaine pour atteindre le chiffre 14, et on me prend; oui, tout-à-fait comme un numéro qu'on met au bas d'une addition, et pour me retenir, Mme Delorbel n'a pas hésité à me donner des espérances. Où en serais-je si

* Mme Delorbel, Juliette, Valincourt.

je m'étais laissé prendre à ses douces paroles, à ses gracieux sourires?.. De Chezelles, qui connaît si bien les femmes, à ce qu'il dit, et qui a donné à plein collier dans le piége... Le pauvre homme!.. il m'appelle déjà son neveu!.. il attend le duo de flûte et de... de flûte!.. Si jamais je touche à cet instrument-là!.. (Il le pose brusquement sur la table à gauche.) Allez donc dans le monde!.. Quand une femme comme Mme Delorbel se moque sans scrupule d'un pauvre garçon qui pouvait faire la sottise de l'adorer... Et cette petite Juliette, sa cousine... Oh! non, non, celle-là me défendait, me plaignait même; elle m'a d'ailleurs rendu un service: elle m'a appris qu'un homme était ridicule quand il jouait de... Oh! mais ça ne se passera pas comme ça... non, je me vengerai, oh! je me vengerai.

SCÈNE XX.

SELIGNY, VALINCOURT.

SELIGNY, à part.

J'ai cédé aux instances de Juliette, j'ai promis de rester; mais (Indiquant Valincourt.) ce monsieur partira.

(Il s'approche et salue Valincourt, qui s'est retourné au bruit.)

VALINCOURT, saluant à son tour.

Monsieur...

SELIGNY.

Vous êtes M. de Valincourt?

VALINCOURT.

Oui, Monsieur, vous me connaissez?

SELIGNY.

Je n'ai pas cet avantage...

VALINCOURT, après un moment de silence.

Vous êtes M. Seligny?..

SELIGNY.

Oui, Monsieur, vous me connaissez?

VALINCOURT.

Je n'ai pas cet honneur... nous nous sommes devinés... voilà tout...

SELIGNY.

Depuis ce matin, Monsieur, il n'est question que de vous dans cette maison.

VALINCOURT.

Oui... Il en était même encore question tout à l'heure...

SELIGNY.

Votre présence était vivement désirée

VALINCOURT.

Vivement et sincèrement, j'en ai eu la preuve il n'y a qu'un instant...

SELIGNY, à part.

Le fat!.. (Haut.) Et vous ne doutez pas non plus que votre éloignement causerait...

VALINCOURT.

Plus de peine encore que vous ne pouvez le supposer...

SELIGNY.

Je connais cependant quelqu'un, ici, à qui votre départ serait on ne peut plus agréable...

VALINCOURT.

Et ce quelqu'un, c'est vous...

SELIGNY.

Vous avez encore deviné juste...

VALINCOURT.

Monsieur, vous aimez Mme Delorbel? et vous avez tout ce qu'il faut pour être payé de retour; mais l'amour des femmes tient à si peu de chose... Jouez-vous de la flûte, Monsieur?..

SELIGNY.

Cette question...

VALINCOURT.

Était toute dans votre intérêt; si elle a pu vous blesser, je ne la renouvellerai pas, vous aimez Mme Delorbel, on m'a annoncé peut-être comme un prétendant à sa main, vous voyez en moi, un rival dont la présence vous importune, et vous étiez venu pour me prier de vous céder la place: eh bien! Monsieur, si j'avais à me venger de Mme Delorbel, ou de vous, je partirais à l'instant même.

SELIGNY.

Vous croyez donc que votre départ chagrinerait sérieusement la maîtresse de cette maison?..

VALINCOURT.

Très sérieusement, j'en suis sûr... et ce n'est pas tout; si je pars, je m'estimerai heureux d'avoir à vous offrir une place dans mon tilbury; car vous ne pouvez pas rester ici sans moi...

SELIGNY.

Plaît-il, Monsieur?

VALINCOURT.

Je dis que Mme Delorbel, qui vous avait presque éconduit tantôt, et qui vient de vous rappeler à cause de moi, vous suppliera de partir si je m'éloigne...

SELIGNY.

Monsieur...

VALINCOURT.

Par grace, ne vous emportez pas... je vous jure sur l'honneur que je ne dis pas un mot qui ne soit exactement vrai; je vois qu'il vous en faut la preuve... eh bien! quelque besoin qu'on ait de moi dans cette maison... je vais la quitter, et tenant pour sérieuse l'offre que je vous ai faite tout à l'heure, je vous donne rendez-vous à une portée de fusil de la grille... dans dix minutes... vous m'aurez rejoint, je vous le répète, vous ne resterez pas ici sans moi, Mme Delorbel nous veut l'un et l'autre, ou ni l'un ni l'autre... j'ai l'honneur de vous saluer...

SELIGNY.

Monsieur, vous allez m'expliquer...

VALINCOURT.

Je vais vous attendre...

(Il salue et sort par le fond.)

SCÈNE XXI.

Mme DELORBEL, SELIGNY, JULIETTE.

SELIGNY.

Cet homme est fou!.. et je regrette vraiment d'avoir pu m'en inquiéter une minute...

JULIETTE, entrant par la gauche.

Ah! vous voilà, M. d'Estival attend toujours sa revanche...

SELIGNY.

Je vais le rejoindre!

Mme DELORBEL, entrant par la gauche.

Vous êtes resté, Seligny?.. (Lui tendant la main.) Je vous en remercie... vous ne serez plus jaloux...

SELIGNY.

Je suis honteux de l'avoir été.

Mme DELORBEL, bas.

Vous savez que M. de Valincourt...

SELIGNY.

Oui, je sais qu'il part... (Il sort par le fond.)

SCÈNE XXII.

Mme DELORBEL, JULIETTE.

Mme DELORBEL.

Comment!..

JULIETTE.

Il part! nous voilà bien!..

Mme DELORBEL.

Seligny aura cherché quelque mauvaise querelle à M. de Valincourt...

JULIETTE, à la croisée de droite.

Tu ne te trompes pas; on attelle le tilbury...

Mme DELORBEL.

Juliette, ma bonne Juliette, trouve un moyen, cherche, invente, quant à moi, je ne sais plus où donner de la tête...

JULIETTE.

Écoute donc, il n'y a plus de raison pour que cela finisse...

VALINCOURT, dans la coulisse.

Non! non! cent fois non!..

Mme DELORBEL.

M. de Valincourt!..

JULIETTE.

Il vient ici!..

Mme DELORBEL.

Oh! retiens-le ma chère amie!.. pour moi, je ne saurais plus que lui dire...

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XXIII.

JULIETTE, seule.

La mission n'est pas facile... Seligny est amoureux, et on fait à peu près tout ce qu'on veut des amoureux; mais M. de Valincourt... n'importe! puisqu'on me le ramène... je serais bien maladroite si je le laissais partir.

(Elle se place au fond à droite.)

SCÈNE XXIV.

VALINCOURT, DE CHEZELLES, JULIETTE, au fond.

DE CHEZELLES.

Non, vous ne vous en irez pas...

VALINCOURT.

Et moi je vous répète que je m'en irai...

DE CHEZELLES.

Et vous ne me direz pas la raison de ce brusque départ?.. je le comprendrais tout au plus si vous aviez lu cette lettre de ma nièce, qui me met dans une colère...

VALINCOURT.

Eh! mon Dieu! voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a dans cette lettre... « Mon cher oncle, j'aime M. de Seligny, et je vous demande la permission de l'épouser, certaine que vous m'accorderez cette permission dont je puis me passer, je vous annonce que si elle tarde trop, je ne l'attendrai pas... »

DE CHEZELLES.

C'est ça, tout-à-fait ça.

VALINCOURT.

Et vous voulez que je reste!.. pourquoi m'avez-vous amené ici? pour me marier. Eh bien! mariez-moi ou laissez-moi partir.

DE CHEZELLES.

Si j'avais une autre nièce...

VALINCOURT.

Sans doute, mais vous n'en avez qu'une... Adieu...

DE CHEZELLES.

Un moment, je vous prends au mot, vous ne pouviez pas encore être amoureux de ma nièce; il y a des filles à marier partout, il doit s'en trouver ici, je me fais fort de tenir l'engagement que j'avais pris.

JULIETTE.

Il ne doute de rien, ce cher oncle.

VALINCOURT.

Quand vous aurez trouvé ce qu'il me faut, vous m'en ferez part; mais en attendant souffrez que...

JULIETTE.*

Où allez-vous donc, Monsieur? vous ignorez ce qu'il vient d'arriver à votre tilbury, un ressort brisé.

VALINCOURT.

Allons donc, il est tout neuf.

JULIETTE.

Je ne dis pas le contraire; mais vous ne sortiriez pas de la cour sans verser.

DE CHEZELLES, réfléchissant.

Voyons... qu'est-ce que nous avons sous la main...

VALINCOURT, à part.

On ne m'arrêtera pas avec si peu de chose. (Haut.) J'aime beaucoup à marcher, j'irai à pied jusqu'à Saint-Denis.

JULIETTE.

A pied? au fait, la route est superbe, malheureusement il pleut à verse... et à moins que M. de Chezelles ne vous prête sa berline...

VALINCOURT.**

C'est cela, je suis sauvé; de Chezelles, mon ami, vous avez ce qu'il me faut.

DE CHEZELLES, qui réfléchissait.

Attendez, je crois qu'oui, elle n'est pas très jolie.

VALINCOURT.

Oh! ça m'est égal.

DE CHEZELLES.

Elle est un peu légère.

VALINCOURT.

C'est ce qui me convient; je la prends.

DE CHEZELLES.

Vous la prenez? il faut la demander, d'abord.

* Valincourt, Juliette, de Chezelles.

** Juliette, Valincourt, de Chezelles.

Digitized by Google

VALINCOURT.

Je vous la demande.

DE CHEZELLES.

Fort bien, mais je ne suis pas son père.

VALINCOURT.

Son père? nous ne nous entendons pas, vous parlez de qui, de quoi?

DE CHEZELLES.

De Mlle d'Estival.

VALINCOURT.

Et je vous parle de votre berline, je ne veux plus qu'il soit question de mariage pour moi, je veux fuir toutes les femmes; car elles sont toutes coquettes, légères, impitoyables. (Se reprenant.) Pourtant j'en connais une qui a été pour moi indulgente et bonne.

DE CHEZELLES.

Eh bien!

VALINCOURT.

Eh bien!

DE CHEZELLES.

Épousez-la.

JULIETTE.

Pardon, nous voulons retenir Monsieur, et la personne dont il parle est peut-être...

VALINCOURT.

La personne dont je parle est ici, près de moi, c'est elle que j'ai vue d'abord en arrivant, et dont le charmant visage m'avait séduit, c'est elle encore qui a trouvé pour moi quelques paroles de pitié... c'est elle enfin, qui, par amitié, par dévouement, cherche à me retenir, et c'est elle, elle seule qui pourrait y réussir!

JULIETTE.

Vraiment! oh! dites-moi, Monsieur, ce qu'il faut que je fasse pour cela?

VALINCOURT.

Je disais tout à l'heure à M. de Chezelles, je suis venu ici uniquement pour me marier, si vous voulez que je reste, mariez-moi.

JULIETTE.

Comment! vous voulez que je vous marie? moi!

DE CHEZELLES.*

Quelle idée! elle ne m'était pas venue; mais voilà votre affaire, vingt-un ans, maîtresse d'elle-même, beaucoup d'éducation, peu de fortune, de l'esprit comme quatre, de la gaîté comme tout un pensionnat; j'aurais fait le tour de France que je n'aurais pas trouvé si bien.

JULIETTE.**

M. de Chezelles, voilà une plaisanterie qui vaut toutes les miennes.

VALINCOURT.

Mademoiselle, aimez-vous quelqu'un? je suis payé pour devoir commencer par cette question-là.

DE CHEZELLES.

Aimez-vous quelqu'un?..

JULIETTE, riant.

Non, Monsieur.

DE CHEZELLES.

Donc, elle vous aimera.

VALINCOURT.

Mademoiselle, il dépend de vous, alors, de calmer les inquiétudes de votre cousine, il dépend de vous qu'elle soit complétement heureuse, dites-moi seulement: Espérez.

JULIETTE.

Monsieur...

VALINCOURT, bas.

Vous savez que j'ai fait serment de ne plus jouer de la flûte.

JULIETTE, souriant.

Vraiment?

UN DOMESTIQUE, entrant.

Peut-on servir, Mademoiselle?

JULIETTE, à elle-même.

C'est fort embarrassant!..

DE CHEZELLES, à Juliette.

Je meurs de faim!..

VALINCOURT, de même.

Treize!.. vous savez!..

LE DOMESTIQUE.

Il est sept heures...

JULIETTE, à mi-voix.

Servez...

DE CHEZELLES.

Allons, allons, c'est presque un consentement... Ah! j'en suis venu à mon honneur!

SCÈNE XXV.

TOUT LE MONDE.*

D'ESTIVAL.

Enfin, nous allons nous mettre à table.

Mme DELORBEL.

M. de Valincourt nous est donc resté?..

VALINCOURT.

Oui, Madame... Mlle Juliette m'a dit d'espérer... je ne pouvais plus partir.

Mme DELORBEL.

Espérer!

SELIGNY.

Qu'entends-je?..

Mme DELORBEL.

Il est impossible que Juliette...

DE CHEZELLES.

Ma bonne amie, il n'y avait pas d'autre moyen d'en sortir.

Mme DELORBEL.

Mais, mon oncle...

DE CHEZELLES.

Mais, ma nièce, vous n'avez pas juré de contrecarrer tous mes projets... je ne vous demande que de laisser aller les choses... ça n'est pas difficile.

SELIGNY.

Je n'ai pas le droit de trouver mauvaises les plaisanteries de M. de Chezelles, mais, M. de Valincourt voudra bien me donner l'explication de celle-ci.

DE CHEZELLES.

L'explication.... elle est bien simple, Monsieur... (Prenant la main de Juliette.) La voici... je vous présente Mme de Valincourt...

TOUS.

De Valincourt!..

VALINCOURT, bas à Mme Delorbel.

Avec moi, nous sommes quatorze, et M. de Seligny peut rester.

* Juliette, de Chezelles, Valincourt.

** De Chezelles, Juliette, Valincourt.

* Seligny, de Chezelles, Juliette, Madame Delorbel, Valincourt, Madame d'Estival, M. d'Estival.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame est servie...

TOUS, avec joie.

Ah!..

DE CHEZELLES, poussant un cri.

Ah!.. je me trouve mal!.. il serait peut-être imprudent à moi de me mettre à table.

Mme DELORBEL.

Ah! mon Dieu!

JULIETTE, bas à Valincourt.

Monsieur, faites dîner M. de Chezelles, si nous ne sommes pas quatorze, je n'ai rien promis!..

VALINCOURT.

Je le porterai s'il le faut.

Mme DELORBEL.

Eh bien! mon oncle, mon petit oncle.

DE CHEZELLES.

Allons, ça ne sera rien; M. de Seligny, donnez-moi le bras, c'est votre devoir; car enfin vous êtes mon neveu.

JULIETTE, bas à Mme Delorbel.

Oui, grace à moi.

Mme DELORBEL, bas à Juliette.

Ma chère amie, c'est aujourd'hui vendredi, prends garde.

JULIETTE.

C'est pour cela que j'ai consenti, tu sais que c'est mon jour de bonheur.

FIN.

Imprimerie de Madame de Lacombe, rue d'Enghien, 12.

VA1 1536972

Digitized by Google